

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 1

Artikel: La fin du monde
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194049>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.



PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

La fin du monde.

Tous les journaux ont rapporté dernièrement que le professeur Falb — ne pas confondre avec Cavin — prédit la fin du monde pour le 13 novembre 1899. L'existence de notre globe, dit-il, est menacée par la comète découverte en 1866, qui parcourt l'espace sans aucune règle et se heurtera contre la terre à l'époque susmentionnée. Il ajoute, il est vrai, que si le choc n'a pas lieu, il y aura, du 13 au 15 novembre, une abondante chute de météores. Nous aimerions déjà mieux cela, car, dans un livre des plus curieux qui vient de paraître, M. Flammarion suppose un de ces chocs épouvantables, se produisant vers la fin du XX^e siècle, dans la nuit du 14 au 15 juillet.

La description du phénomène est palpitante. Nous voyons la comète s'avancer avec une vitesse croissante vers le point de l'espace où la terre doit arriver dans cette nuit fatale. Les calculs astronomiques sont exacts, et la terre et la comète vont se rencontrer comme deux trains lancés l'un vers l'autre, et qui vont se broyer.

Plus la comète s'approche, plus elle se développe sur l'étendue du ciel ; on distingue à l'œil nu des tourbillons de feu ; on dirait toute une armée de météores en conflagrations désordonnées, et le noyau de l'astre lance des flammes toujours grandissantes, comme un monstre qui se précipite sur la terre pour la dévorer par l'incendie.

Un morne silence règne ici-bas ; toutes les agglomérations humaines se taisent instinctivement, comme immobilisées par une attente sans égale. La nuit n'est plus la nuit, les étoiles ont disparu ; le ciel reste embrasé d'une lueur intense.

Mais écoutez plutôt M. Flammarion, dans ce chapitre émouvant intitulé : *Le choc*, dont nous regrettons de ne pouvoir donner que quelques fragments :

Déjà plusieurs nuits entières avaient été passées sans sommeil, la terreur de l'inconnu ayant tenu toutes les pensées éveillées. Personne n'avait osé se coucher : il semblait qu'on eût dû s'endormir du dernier sommeil et ne plus connaître le charme du réveil. Tous les visages étaient d'une pâleur livide,

les orbites creusées, la chevelure inculte, les yeux hagards, le teint livide, marques des empreintes de la plus effrayable angoisse qui eût jamais pesé sur les destinées humaines.

L'air respirable devenait de plus en plus sec et de plus en plus chaud. Nul n'avait songé depuis la veille à réparer par une alimentation quelconque les forces épuisées, et l'estomac, organe si peu oublieux de lui-même, ne réclamait rien. Mais une soif ardente fut le premier effet physiologique de la sécheresse de l'air, et les plus sobres ne purent se soustraire à l'obligation d'essayer de la calmer par tous les moyens possibles, sans y parvenir. La souffrance physique commençait son œuvre et devait bientôt dominer les angoisses morales. L'atmosphère devenait d'heure en heure plus pénible à respirer, plus fatigante, plus cruelle. Les petits enfants pleuraient, souffrant d'un mal inconnu, appelant leurs mères.

A Paris, à Londres, à Rome, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, dans toutes les capitales, dans toutes les villes, dans tous les villages, les populations agitées erraient au dehors, comme on voit les fourmis courir éperdues dans leurs cités troublées. Toutes les affaires de la vie normale étaient négligées, abandonnées, oubliées, tous les projets étaient anéantis. On ne tenait plus à rien, ni à sa maison, ni à ses proches, ni à sa propre vie. C'était une dépression morale absolue, plus complète encore que celle qui est produite par le mal de mer.

Dans les rues, sur les boulevards, partout même silence. On ne criait plus, on ne vendait plus, on n'imprimait plus aucun journal. Les seules voitures que l'on vit passer étaient les corbillards de toutes classes des pompes funèbres conduisant à l'incinération les premières victimes de la comète, déjà innombrables.

Le 13 et le 14 juillet s'étaient passés sans incidents. Mais avec quelle anxiété n'attendait-on pas la nuit suprême !

Déjà l'avant-garde de la chevelure cométaire avait pénétré dans l'intérieur de l'orbite lunaire ; d'un instant à l'autre, elle allait toucher les frontières raréfiées de l'atmosphère terrestre, vers 200 kilomètres de hauteur.

C'est à ce moment que tous les yeux devinrent hagards et effroyablement affolés en voyant s'allumer autour de l'horizon comme un vaste incendie élevant dans le ciel de petites flammes violacées. Presque immédiatement après, la comète diminua d'éclat, sans doute parce que, sur le point de toucher la Terre, elle avait pénétré dans l'ombre de notre planète et avait perdu une partie de sa

lumière, celle qui venait du Soleil ; cette extinction apparente était due surtout à un effet de contraste, car, lorsque les yeux moins éblouis se furent accoutumés à cette nouvelle clarté, elle parut presque aussi intense que la première, mais blafarde, sinistre, sépulcrale. Jamais la Terre n'avait été éclairée d'une pareille lueur : c'était comme une profondeur d'illumination blême, au-delà de laquelle transparaisaient des élancements d'éclairs. La sécheresse de l'air respirable devint intolérable, la chaleur d'un four brûlant souffla d'en haut, et une horrible odeur de soufre, due sans doute à l'ozone surélectrisé, empesta l'atmosphère. Chacun se crut à sa dernière minute.

Un grand cri domina toutes les angoisses.

— *La terre brûle ! la terre brûle !* s'écriait-on partout en une rumeur formidable.

Tout l'horizon, en effet, semblait allumé maintenant d'une couronne de flammes bleuâtres. C'était bien, comme on l'avait prévu, l'oxyde de carbone qui brûlait à l'air en produisant de l'anhydride carbonique. Sans doute aussi, de l'hydrogène cométaire s'y combinait-il lentement. Chacun croyait voir un feu funèbre autour d'un catafalque.

A la chaleur et à la sécheresse destructives de toute fonction vitale s'ajoutait l'empoisonnement de l'atmosphère par le mélange de l'oxyde de carbone qui commençait à se produire. Les oreilles tintaient d'une sorte de glas sonore intérieur, les cœurs précipitaient leurs battements avec violence, et toujours cette odeur de soufre irrespirable ! En même temps, une pluie de feu s'abattit de toutes parts, une pluie d'étoiles filantes dont l'immense majorité n'arrivaient pas jusqu'au sol, mais dont un grand nombre toutefois éclatèrent comme des bombes et vinrent frapper ou traverser les toits ; et l'on s'aperçut que des incendies s'allumaient de toutes parts. Au feu du ciel répondaient maintenant les feux de la terre, comme si une armée d'éclairs eût soudain embrasé le monde. Des coups de tonnerre étourdissants se succédaient sans interruption, venant d'une part de l'explosion des bolides, et d'autre part d'un orage immense dans lequel il semblait que toute la chaleur atmosphérique se fût transformée en électricité. Un roulement continu, rappelant celui de tambours lointains, emplissait les oreilles, entrecoupé de chocs horripilants et de sinistres sifflements de serpents.

C'était bien, cette fois, la fin de tout. Chacun se résigna, sans chercher un seul instant aucun secours, à être enseveli sous les ruines de l'universel incendie. Une suprême étreinte embrassa les corps de ceux qui ne s'étaient

pas quittés et qui n'aspiraient plus qu'à la consolation de mourir ensemble.

Mais le gros de l'armée céleste avait passé, et une sorte de raréfaction, de vide s'était produite dans l'atmosphère, peut-être à la suite d'explosions météoriques, car tout d'un coup les vitres des maisons éclatèrent, projetées au dehors, et les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Une tempête formidable souffla, accélérant l'incendie et ranimant les humains, qui, du même coup aussi, revinrent à la vie et sortirent du cauchemar. Puis ce fut une pluie diluvienne.

La crise passa. Peu à peu l'humanité se ressaisit, tout heureuse de vivre.

La comète n'avait fait que frôler la Terre, et le choc était loin d'avoir été central.

Et c'est donc pour avoir le plaisir d'assister au grand cataclysme de 1899, où le choc sera peut-être central, que nous nous sommes souhaité réciproquement, le 1^{er} janvier, de nombreuses années de vie et de prospérité !!

Les cartes de visite et Dubrit.

Chaque année, à l'approche du jour de l'an, on apprend que quelque association s'est formée dans le but d'abolir l'envoi des cartes de visite à cette époque.

Cette année, il ne s'agissait de rien moins que d'une ligue internationale, lançant un manifeste dans lequel elle protestait en ces termes contre cette habitude :

« Si cette pluie de cartons fait la joie
» des imprimeurs, elle est la terreur
» des pauvres employés des postes et
» une véritable torture morale pour les
» infortunés citoyens contraints de sa-
» tisfaire au plus ridicule des préjugés.
» L'envoi des cartes dites de Nouvel-
» An est abusif; c'est une hypocrisie
» pure, sans vraie signification ami-
» cale. »

Tout cela est facile à dire, mais les cartes de visite ont aussi leur bon côté, témoin ce qui vient de se passer à Cossonay; et si elles sont, comme on le dit, la terreur des employés postaux, elles seront aussi désormais la terreur des larrons.

Est-ce que le fameux Dubrit, qui inquitait depuis si longtemps nos populations, et qui avait échappé jusqu'ici aux plus minutieuses recherches de la police et de la gendarmerie; est-ce que ce sacrifiant serait aujourd'hui sous les verrous si l'employé de M. Jaquier, notaire, n'avait pas été obligé d'aller chercher ses cartes de visite, oubliées dans le bureau de son patron?...

Par ce fait seul, et grâce à la carte de visite, nos populations sont maintenant rassurées.

Vers la fin de cette année, très probablement, une nouvelle ligue se constituera pour encourager l'usage de ces petits cartons blancs.

Seuls les voleurs protesteront, estimant avec le manifeste que nous venons de citer, qu'elles n'ont pas « une vraie signification amicale. »

Le bêtès malâdès dè la pesta.

Lè bête aviont 'na maladi
Que mé dè la bouna mâiti
Po l'autro mondo décampâvont;
Et, ma fâi, po eiliâo que restâvont,
Ne lâi fasâi diéro pe bio,
Kâ lè petits, coumeint lè gro,
Tantquîè mémameint la vermena,
Sè plieignont d'avâi la crévena,
Et ne fasont què lameintâ,
Què grogni et què remâofâ,
Qu'adieu, ma fâi, lè z'escampette
Po s'ein allâ contâ fleurette;
Et que pas iena n'eut l'acquouet
Dè sè tsertsi dào tacounet
Ao bin 'na folhie dè dzansanna
Po sè fère on pot dè tisanna.
Etaisès, totès perque bas,
Le restâvont quie sein remoâ.

Cllia maladi que lè minâvè
Et qu'à grand trein lè z'einmenâvè,
Etâi pi què lo choléra
Et lè mettâi âo B, A, ba;
Ni mâidzo, ni vitérinère
N'ariont pu lè teri d'affère;
Et ne sé pas se dâi dotteu
Coumeint Kock et coumeint Pasteu,
Quand bin ye sont ein granta vougâ,
Ariont pu trovâ onna droûga
Po lè gari. C'étâi on mau
A coté dè quiet lo crapaud,
Lo piétain, la crouè surlangue
Et cllia novalla fibre dangue
Etiont dâi mau dè rein dào tot.
C'étâi, po derè lo fin mot:
La pesta! cé mau tant terriblio
Et d'eintrè ti lo pe z'horriblio.

Quand l'eut vu cllia calamitâ,
Lo lion sè dese: « N'ia pas!
S'agit dè preindrè dâi mésourè
Kâ, ma fâi, pè pou que cein dourè,
Ne sarein bintout ti étai,
Du l'éléphant tant qu'âo lanzai;
Faut coumandâ onna tenâblia
Et distiutâ à l'amîâblia
Po ourè l'avi dè tsacon. »
Adon, fe senâ lo coumon;
Et quand lè bêtès convoquâies
Furont quie totès rasseimbiâies,
Lo lion lâo fe: « Mè z'ami!
Cé mau que no menacè ti,
Lo vo dio ein tota concheince,
C'est la bin justa recompeinse
Dâi farcès d'on part d'eintrè no.
Ora, dianstre! n'est pas lo tot:
Faut que tsacon, à son tor, dièssè
Tot cein que l'a fé, po qu'on pouèssè
Bin savâi à quiet s'ein teni;
Kâ s'on vâo poâi fère botsi
Cllia maladi que no devouvre,
Faut trovâ lo pe grand pandoure
Et bon grâ, mau grâ, lo faut bas,
Kâ n'ia què cein po no sauvâ;

Et tant pi po lo pourro diablio
Que sarâ lo pe grand coupablio;
Se l'est mè, eh bin, su d'accoo;
Ye vé don vo derè mè too
Et crévâ mè la houstifaillè
Se su la pe granta canaille.
Ora, lo vo dio frantseimeint:
M'est arrevâ, et prâo soveint,
Quand, per hazâ, dein mè voîadzo
Passâvo dein on patouradzo,
De devourâ modzès, modzons
Et mémameint lè bovâirons.
Y'é mau agi dè dinsè fère. »
« Oh, la la! vouâiquie bin n'affèrè!
Fâ lo renâ, vo z'âi bin fé
D'escoffiÿi dâi z'estaffié
Que no font rein què dâi misèrè,
Kâ à lè z'oure et à lè crairè
Tot lâo z'appartint perque bas.
Tadâi que ne séyont ti bas!
Ein éclliffieint lâo crouiès tètès
Vo z'âi bin reveindzi dâi bêtès
Et vo z'âi fé 'na boune açhon. »
« Bravô! lo renâ a réson!
Cria-t-on, cein n'est pas bliamâblio;
Na, lo lion n'est pas coupablio! »
Et lo renâ, ein se n'honneu,
Fe battre on ban dè tirailleu.

(Lo resto decando que vint.)

C.-G. D.

A ceux qui toussent.

M. de Parville, qui possède le talent admirable de populariser la science, de la rendre pratique, ainsi que nombre de choses utiles, a publié dans les *Annales politiques et littéraires* un excellent article sur le rhume, auquel nous empruntons ces quelques conseils, dont plusieurs feront, sans doute, leur profit :

On ne s'enrhume pas, en général, par un froid sec; on s'enrhume au contraire très souvent par un temps humide. L'air humide peut enlever à l'organisme trois et même quatre fois plus de chaleur dans l'unité de temps que l'air très sec. Il vaut mieux respirer de l'air sec à 5 degrés au-dessous de zéro que de l'air humide à 5 degrés au-dessus. Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire: « C'est singulier, le thermomètre est bien au-dessus de zéro et je suis gelé. »

Il y a des gens prédisposés aux rhumatismes et dont la peau est d'une extrême sensibilité. Un peu de froid aux pieds, une station de quelques minutes dans un endroit frais, le plus petit courant d'air, et les voilà tout prêts à éternuer. C'est au point qu'il y a des gens qui s'enrhument en regardant un bloc de glace. La médecine appelle ces tempéraments délicats: des arthritiques. — Quand doit venir la neige, ils vous le diront mieux que le baromètre.

Le plus souvent, ces impressionnables ont le tort de ne pas quitter leur feu,